

<b>Zeitschrift:</b>	Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
<b>Herausgeber:</b>	Université de Lausanne, Faculté des lettres
<b>Band:</b>	8 (1965)
<b>Heft:</b>	2
<b>Artikel:</b>	Témoignages
<b>Autor:</b>	Bourtoux, Em. / François, Alexis / Gagnebin, Elie
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-869832">https://doi.org/10.5169/seals-869832</a>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## TÉMOIGNAGES

*Innombrables furent les correspondants d'Henri-L. Miéville, qui s'entretinrent avec lui des problèmes de tous ordres, posés par l'actualité religieuse ou politique, par ses livres, par leurs propres recherches. De cette correspondance très vaste déposée à la Bibliothèque cantonale et universitaire, aussi riche qu'émouvante puisque vient s'y refléter plus d'un demi-siècle de la vie spirituelle en Suisse romande, nous avons tiré avec l'autorisation de Madame Henri-L. Miéville quelques lettres qui traduisent quelques-unes des réactions suscitées par les principales publications du philosophe. Nous avons précisé certaines références par des notes ou des citations.*

### *La Philosophie de M. Renouvier et le problème de la connaissance religieuse*

(Thèse présentée à la Faculté de théologie de l'Eglise libre du canton de Vaud, Lausanne, 1902)

[*D'E. Boutroux à H.-L. Miéville*]

FONDATION THIERS  
5, Rond-Point Bugeaud

24 III 03

Cher Monsieur,

Je vous remercie bien cordialement de l'envoi de votre excellente thèse sur la Philosophie de M. Renouvier. Je lis avec grand plaisir et profit ce livre bien informé, si riche en analyses et discussions serrées, très philosophique et animé d'un sens sérieux et profond des choses religieuses. Je suis touché et reconnaissant de l'attention que vous avez bien voulu accorder à mes essais. Il est toujours réconfortant de se voir en communion d'idées avec des esprits partis de points différents et mus par un égal amour de la Vérité.

Votre dévoué  
Em. Boutroux

*La Pensée de Maurice Barrès* (Paris, 1934)

[*D'A. François à H.-L. Miéville*]

*Genève, le 19 octobre 1934*

Mon cher ancien camarade (car je vous vois encore fort bien portant l'écharpe présidentielle rouge et blanche), croyez que je suis très sensible à l'attention que vous avez eue de m'envoyer vos dernières publications. Il m'est bien agréable de rentrer en contact avec vous sur le terrain littéraire, où vous êtes en train de tracer un sillon très personnel. Ayant cessé d'être rousseauiste — l'Université de Lausanne à laquelle vous appartenez le sait mieux que personne — et n'étant pas du tout barrésien — Barrès m'a toujours fait l'effet d'un esprit faux — je ne peux vous suivre que de loin. Vous avez bien raison, me semble-t-il, de ne pas accorder une grande importance au discours de Barrès sur Rousseau dans lequel la politique — où il a souvent déraillé — joue un trop grand rôle. Il m'a toujours paru piquant qu'il ait cru devoir accabler son défunt adversaire de l'épithète de « musicien ». Car enfin qu'a-t-il été d'autre lui-même, en dehors de son talent satirique ? Et cela peut d'ailleurs suffire à sa gloire. Quant à ses idées, elles n'ont pas encore révolutionné le monde. Son traditionnalisme même, qui en est la meilleure partie, repose sur des bases bien fragiles, encore que très poétiques. En lisant plus tranquillement votre livre peut-être modifierai-je mes idées. Pour en rendre compte, il se présente un assez sérieux obstacle: le Journal de Genève a son équipe de rédacteurs attitrés dont je ne fais pas partie. Il est à peu près sûr que je ne serais pas agréé. Mais j'ai parlé de votre livre tout à l'heure à Thibaudet beaucoup mieux qualifié que moi pour en connaître, et qui, lui, écrit des chroniques pour le Journal. Il m'a promis d'en consacrer une à votre livre s'il l'intéresse. Au cas contraire il m'en avisera, et alors l'on pourrait s'adresser à P. Chaponnière qui détient la rubrique littéraire dans notre solennelle gazette. Il suffirait de lui écrire un mot. Veuillez donc attendre un peu pour voir ce que fera Thibaudet. A l'occasion je le relancerai s'il est nécessaire.

Veuillez croire, mon cher camarade, à mon meilleur souvenir.

Alexis François

[*D'A. François à H.-L. Miéville*]

*Genève, le 2 décembre 1934*

Mon cher Collègue,

J'ai revu hier M. Thibaudet. Votre livre l'a intéressé. Il se propose d'en parler dans le *Journal de Genève*. Ainsi ma commission est finie. Mais je ne veux pas quitter la plume sans vous avoir remercié de votre envoi, cette fois-ci en connaissance de cause. J'ai lu votre remarquable étude avec le plus vif intérêt. Elle m'a permis de nuancer mon jugement sur Barrès, sans le modifier fondamentalement ; car au fond nous sommes du même avis. Ce qui me plaît en particulier dans votre livre, c'est que le point de vue suisse romand y est très accusé, sans étroitesse. Ainsi il ne fait double emploi avec aucun autre, et il témoigne à la fois de notre culture et de notre intelligence. Merci encore.

Croyez à mes sentiments très cordiaux,

Alexis François

*Le Journal de Genève publiera le 31 décembre 1934 l'article d'Albert Thibaudet, sous le titre « La pensée de Maurice Barrès » ; nous en retenons le passage suivant :*

« M. Henri Miéville publie, avec un titre que portait un ancien livre d'Henri Massis, un essai professé à Lausanne sous les auspices des Etudes de Lettres. Il y a mis au point des leçons sur les thèses du barrésisme. Les idées de Barrès y sont exposées en une bonne lumière, avec une parfaite impartialité. Le livre s'arrête cependant à la mort et à la personne de Barrès. M. Miéville a laissé de côté l'influence de ces idées. Ce serait d'ailleurs tout un nouveau livre, et il ne sera guère possible avant la publication de la vaste correspondance qui succédera à la publication des Cahiers [...]】

» Une part considérable d'une étude sur l'influence de Barrès concernerait son action à l'étranger. M. Miéville relève de lui sur la Suisse une phrase de l'*Ennemi des Lois* qui lui paraît, avec raison, marquer beaucoup d'incompréhension. Cette incompréhension, la Suisse ne la lui a pas rendue. Non seulement le livre de M. Miéville en témoigne. Mais l'influence de Barrès sur certains écrivains suisses,

en particulier sur M. Gonzague de Reynold et ses *Cités et Pays suisses* est incontestable. Cependant ce serait plutôt hors de Suisse qu'on rencontrerait les divers nationalismes auxquels Barrès a apporté une idéologie ou une aide morale. Je les trouvais il y a douze ans en Suède, et naguère en Portugal.

Un singulier paradoxe fait que le nationalisme qui se rapprocherait aujourd'hui le plus de celui de Barrès soit après tout le national-socialisme allemand. »

*Nietzsche et la Volonté de Puissance ou l'Aventure nietzschéenne et le Temps présent* (Lausanne, 1934)

[*D'Elie Gagnebin à H.-L. Miéville*]

*Lausanne, le 16 novembre 33*

Cher Monsieur,

Voici un prospectus qui vous donnera l'adresse de la revue « *Esprit* », où je vous serais bien reconnaissant d'envoyer votre manuscrit à Mounier, car c'est pour le numéro de janvier qu'il envisage cette mise au point des déviations fascistes. Et sur ce que je lui ai dit de votre étude, il serait enchanté de l'avoir pour ouvrir ce numéro.

Je saisiss l'occasion pour vous remercier encore de ce magnifique travail<sup>1</sup>, où vous avez haussé un débat d'actualité à un niveau d'où l'on embrasse tout Nietzsche, où l'on sent à la fois sa grandeur et le point précis de son erreur, qui s'exprime à nu dans sa théorie de la connaissance. Ce sont des choses que depuis longtemps je ruminais, sans parvenir à les exprimer avec justesse. Après le numéro (si décevant) qu'« *Aujourd'hui* » avait consacré à Nietzsche<sup>2</sup>, j'avais même

<sup>1</sup> H.-L. Miéville a d'abord parlé de Nietzsche dans une conférence donnée sous les auspices des Etudes de Lettres en juin 1928 ; il a ensuite repris ce sujet devant la section vaudoise de la Société romande de philosophie : c'est à cet exposé que fait allusion Elie Gagnebin.

<sup>2</sup> *Aujourd'hui*, 21 août 1930 : numéro consacré à Nietzsche à l'occasion du trentième anniversaire de sa mort avec des articles de P. Beausire, C.-A. Bernouilli, R. Berthelot, D. Simond, A. Wild.

commencé d'écrire précisément sur cette notion de la vérité chez lui, qui me semblait la clé de voûte de sa « philosophie » et le lieu de son déchirement le plus tragique. Mais bientôt j'ai reconnu qu'il me fallait tout relire, toute reprendre — c'est vous dire quelle joie profonde et pleine m'a apporté votre étude, où je ne voudrais pas voir changer un mot, tant elle touche juste. Il est rare que je sente un accord parfait avec ce que j'entends ou lis — et vous vous rappelez que je ne m'étais pas gêné pour vous l'écrire, il y a quelques années. J'ai d'autant plus de joie aujourd'hui à vous sentir — et en somme sur le même sujet, puisqu'il s'agit surtout de la notion de vérité — en harmonie si entière, et je tenais d'autant plus à vous le dire. Mais je sens aussi que jamais je n'aurais su dire si fortement et si exactement à la fois, ce que je pensais de façon vague. Et c'est de cela que je voudrais vous remercier, car c'est une vraie délivrance spirituelle que de trouver dans une œuvre l'expression que l'on désespère de trouver soi-même.

C'est aussi un tel sentiment qui m'attache à « Esprit ». Et vous comprendrez que j'aye immédiatement proposé la liaison, qui j'espère va réussir.

Après la conférence, mardi, la conversation s'est un peu égarée sur la personne de M. Regamey et sur ses opinions. Cependant, Mounier a saisi l'occasion pour préciser et développer, admirablement, certains points de son exposé. Il aurait voulu fonder le soir même, comme dans les autres villes où il a passé, un groupe amical, les « amis d'Esprit ». Mais l'assemblée était trop nombreuse et houleuse. Alors nous avons donné rendez-vous à ceux qui voudraient réellement s'attacher à ce groupe, le samedi soir 2 décembre, à 20 h. 30, dans la salle du Café Viennois, angle Riponne - Madeleine. Pour commencer, nous en assumerons la formation, M. André Bonnard et moi. Et je dois voir M. Bonnard dimanche à ce sujet.

Je me permettrai de vous demander ensuite une entrevue, car votre adhésion nous serait extrêmement précieuse; et sinon du moins vos conseils. J'espère donc vous voir bientôt; peut-être pas la semaine prochaine, où je dois m'absenter plusieurs jours, mais la suivante.

Je dois vous écrire en hâte, et je le regrette; mais j'espère qu'entre les lignes vous pourrez lire ma profonde admiration et ma très vive reconnaissance.

Elie Gagnebin

[*De L. Brunschwig à H.-L. Miéville*]

Evian-les-Bains  
6 septembre

[...]

J'ai beaucoup apprécié la double attitude de largeur de réception et de fermeté de réaction que vous pratiquez vis-à-vis de Nietzsche ; mais j'avoue quoique tombant par là sous une de vos condamnations, que je suis tout à fait mécréant dans le culte de Nietzsche comme dans celui de Goethe : pour moi ce sont des hommes de lettres chez qui l'appel à la vie se résout en écritures. Amiel avait vu clair dans le jeu de Goethe, et s'il avait connu Nietzsche, il aurait discerné l'éternel velléitaire qui aurait eu horreur de lui ressembler et qui, pourtant...

Avec toute ma sympathie dévouée

Léon Brunschwig

[*De Jean Schlumberger à H.-L. Miéville*]

78, rue d'Assas VIe  
26 février 35

Je vous remercie, Monsieur, de m'avoir envoyé cette étude si riche en réflexions sur Nietzsche et à propos de Nietzsche. Vous éclairez judicieusement sa pensée par les prolongements qu'on peut lui trouver dans le monde présent ; et en cherchant les clefs psychologiques, vous en proposez qui nous intéressent chacun dans notre vie personnelle.

Je vous remercie également de m'avoir écrit. Si le terrain semble abandonné aux extrémistes de droite et de gauche, c'est peut-être que nous n'essayons pas suffisamment de définir les positions intermédiaires. Ce n'est pas vers celles-ci que conduit aujourd'hui la pente du moindre effort.

Je vous prie, Monsieur, de croire à mes sentiments bien sympathiques.

Jean Schlumberger

[*D'A. Lalande à H.-L. Miéville*]

(à Paris : 95, boul. Jourdan, XIVe)  
Murols, 10 août 1935

Monsieur et cher Collègue,

M. Jean de la Harpe m'a envoyé de votre part votre remarquable étude sur *Nietzsche et la Volonté de Puissance*, que j'ai lue rapidement avant de quitter Paris. Si je ne vous en ai pas encore remercié, c'est que j'étais très pressé à ce moment par les examens, et par tout le travail de fin d'année. Et d'autre part, étant donné l'intérêt que j'y avais pris, je ne voulais pas me borner à vous en accuser réception par quelques mots sur une carte. Je l'ai donc emportée avec moi, et je viens de la relire de plus près.

Dans sa forme brève et précise, c'est un des travaux les plus pénétrants que j'aie lus sur les rapports actuels de la philosophie et de la politique européenne, en même temps qu'une étude historique impartiale sur un grand poète dont les idées troubles doivent pour une part à leurs contradictions internes leur air de profondeur et leur puissance de séduction. Sans doute vous indiquez très bien, en plusieurs passages, ce qu'il y a de successif dans ses inspirations ; mais vous montrez aussi que la forme la plus achevée qu'elles ont prise — et qui est malheureusement celle dont l'action s'est fait le plus fortement sentir — retient en elle ces disparates, et réunit à une « grandeur », une élévation de caractère que vous reconnaissiez si justement, des erreurs et des contradictions absurdes qui empoisonnent l'esprit contemporain. Dans un ouvrage déjà ancien et qui n'est pas très connu, *le Crépuscule des Philosophes*, Papini avait aperçu que le culte de la force, chez Nietzsche, avait été une réaction contre sa propre faiblesse. Dans ce « complexe d'infériorité », sous ses diverses formes, vous avez relevé bien des preuves et des effets. Papini y écrivait aussi, non sans raison, que la volonté de puissance n'est au fond « qu'une transformation dithyrambique de l'évolutionnisme spencérien ». Grande cause de popularité... et de malaisance. La plupart des philosophes de profession ne parlent aujourd'hui qu'avec un sourire de la « philosophie d'Exposition universelle » déroulée par Spencer dans ses gros volumes. Mais en fait l'esprit public, les conversations, les journaux en sont si profondément pénétrés depuis un demi-siècle

qu'eux-mêmes l'ont dans le sang ; des hommes pourtant cultivés se servent couramment d'« évolué », de « différencié » comme de synonymes de supérieur. Nietzsche a été le héraut et le poète de ces confusions. Rien de plus fondé que votre rapprochement avec Rousseau, lui aussi admirable par certains côtés, même au point de vue moral, et dangereusement apologiste de la nature. Au reste, l'évolutionnisme se rattache de la manière la plus étroite au XVIII<sup>e</sup> siècle, par ex. au *Système de la Nature* du baron d'Holbach (qui d'ailleurs, dit-on, est en grande partie de Diderot) : j'en ai été frappé quand un hasard il y a plus de trente ans, m'a amené à le lire au moment où je m'occupais justement de Spencer : la communauté de la *Weltanschauung* est saisissante entre eux, bien qu'il n'y soit pas question de transformisme, ou à peine.

La doctrine que le progrès résulte de l'effort pour absorber ou dominer les autres êtres, c'est ce que Darwin exprimait avec un pieux et naïf optimisme dans *l'Origine des Espèces*, justifiant et remerciant Dieu qui « par la guerre universelle, la famine et la mort fait naître ce qu'il y a de plus admirable au monde, l'organisation des formes supérieures des êtres vivants ». Lui aussi, ce jour-là, était un homme qui « bénissait la vie et lui disait oui ». Cette philosophie de la guerre, détachée de son providentialisme, servait trop bien les tendances fondamentales des individus et des peuples pour ne pas rencontrer un joyeux assentiment dans les masses. Vous avez admirablement dégagé les racines de cet antimoralisme et de cet antichristianisme. Vos notes si riches contiennent à cet égard bien des textes intéressants. Peut-être, dans le désir de réduire au minimum « l'incohérence peu commune » de Nietzsche, avez-vous un peu atténué son bellicisme. S'il prévoit quelquefois la paix pour l'avenir, ce n'est pas toujours comme un état supérieur. Je me souviens d'un texte où il annonce triomphalement que l'Europe va entrer dans le siècle des guerres universelles, des guerres formidables, que tous les âges futurs admireront et regretteront comme l'apogée de son histoire. Ce doit être, je pense, dans *la Volonté de Puissance*. Mais sans doute vous le connaissez.

Spencer aussi a cru jusqu'à un certain moment pouvoir fonder une société industrielle et pacifique sur la différenciation, la sélection, l'intégration. « Il est sûr, disait-il dans un de ses premiers ouvrages, que le mal et la douleur doivent disparaître, que l'homme doit devenir parfait. » C'est qu'il a toujours méconnu la grande dualité qui existe dans les sociétés comme dans les individus : sociétés-organismes, sociétés-communautés (de religion, comme disait Malebranche) fondées respectivement sur la différenciation hiérarchisée, et sur le rapport du semblable à ses semblables. Si la grande route de la nature

humaine était, comme celle de la vie, la formation d'organismes et de super-organismes, les évolutionnistes auraient raison de s'attendre à l'avènement d'une humanité unifiée par la victoire, et dans laquelle une rigoureuse organisation subordonnerait les faibles au fort, les nations spécialisées et servantes à un *Herrenvolk* qui en serait la tête. Terrible confusion, qu'on retrouve dans les *Dialogues philosophiques* de Renan. En ce sens, le surhomme, ce serait ce Dieu collectif et monstrueux qu'il appelle lui-même un Léviathan.

Il y a un antagonisme entre ces deux idéaux, auxquels tendent simultanément les civilisations modernes. *L'harmonie* peut bien définir un état, ou plutôt une suite d'états d'équilibre momentanés entre ces forces adverses, et il est déjà très utile d'opposer comme vous le faites la société saine et normale, fondée sur la différence et la communauté, au nationalisme violemment biomorphique \*. Mais quand il s'agit de leur orientation générale, de la loi qui les domine, il faut bien reconnaître, je crois, que le progrès de la spiritualité est la dépense ou la limitation de la vie biologique, comme un voilier qui marche « au plus près », ne cédant au vent que juste ce qu'il faut pour avancer contre lui. J'entends limitation par la personne elle-même : il va de soi que dans ma pensée cette communauté et cette assimilation sont aux antipodes de la « mise au pas » totalitaire, du conformisme imposé du dehors et par une autorité. On ne devient vraiment le semblable de ses semblables que par la maturation et la convergence spontanée des personnalités, qui s'identifient d'autant plus aux autres qu'elles sont plus purement elles-mêmes. Autrement, c'est farder la figure d'un malade au lieu de le guérir ; bien plus, c'est enfermer l'abcès au lieu de le vider.

Excusez-moi, Monsieur et cher Collègue, de cette trop longue lettre, comme je n'ai guère le temps d'en écrire dans le courant de l'année. Mais votre excellent ouvrage m'a tellement intéressé que je me suis laissé entraîner. Je vous en renouvelle mes remerciements, je tâcherai de le faire lire autour de moi ; et je vous prie de croire à mes sentiments de haute considération et de sympathie

A. Lalande

\* Je songe ici à ce que vous dites à la fin de votre chapitre sur la théorie de la connaissance chez Nietzsche — d'ailleurs si profondément vrai dans la critique de cette horrible forme du pragmatisme (il y en a d'autres) qui réduit le vrai et le faux à des idéologies utiles au triomphe vital du plus fort.

*Vers une Philosophie de l'Esprit ou de la Totalité*  
 Réflexions et recherches. (Lausanne et Paris, 1937)

[*De Léon Brunschwig à H.-L. Miéville*]

53 R. Scheffer XVI

Cher Collègue et Ami

J'ai lu très attentivement le manuscrit que vous avez bien voulu m'adresser, ce qui m'a mis en retard pour vous répondre parce que j'ai, entre temps, dû m'absenter. Je vous ai suivi sans peine, avec grande sympathie pour la netteté courageuse de votre attitude; mais je suis embarrassé pour vous donner un conseil utile. Je crois bien que le public destiné à être touché par vos réflexions est, non pas exclusivement, mais surtout un public protestant. Un catholique pur et un philosophe pur s'accorderaient pour vous demander d'où vient ce résidu de foi et de tradition que vous désirez conserver par delà toute justification rationnelle comme aussi cet appel au vocabulaire de la transcendance qui suppose un minimum d'ontologie ; c'est ce qui explique peut-être les appréciations contradictoires que Jean Paulhan vous a transmises dans la lettre que vous m'avez fait parvenir et que je vous renvoie. Je demeure naturellement à votre disposition pour parler de votre manuscrit, soit à Lavelle, soit à Le Senne (y a-t-il un des deux que vous préféreriez ?) qui dirigent la Collection Philosophie de l'Esprit.

Ma conférence de Montreux a paru dans le *Journal Suisse de Médecine*<sup>1</sup>, du Professeur Gigon ; ce qui fait qu'elle n'est plus tout à fait inédite, bien que les publics ne soient guère les mêmes.

Croyez-moi votre très cordialement dévoué,

L. Brunschwig

---

<sup>1</sup> *Intelligence et Intuition*, conférence donnée lors de la Semaine médicale internationale en Suisse, à Montreux (9-14 septembre 1935) et publiée dans le *Journal suisse de Médecine*, 14 septembre 1935, pp. 894-898.

[*De Paul Desjardins à Henri-L. Miéville*]

Abbaye de Pontigny  
 Foyer international  
 d'étude et de repos  
 Tél. Pontigny (Yonne)  
 Nos 4 et 16

3-4 septembre 1937

Monsieur,

Je viens de recevoir (hier, deux septembre) votre précieux livre « *Vers une philosophie de l'Esprit* ». Je ne sais qui vous a si bien fait deviner l'opportunité de cet envoi. Nous sommes, depuis neuf jours, à converser *sur l'unité de la philosophie*, sans apercevoir encore la conclusion où nous sommes entraînés. C'est vous très probablement qui allez nous la fournir, soit par adhésion, soit par opposition à la vôtre. Naturellement, je n'ai pas lu encore, même partiellement, la paraphrase de l'authentique Présence sur laquelle vous nous apportez votre témoignage. Mais en feuilletant, j'ai recueilli toutes les allusions qui sont collectionnées dans vos épigraphes ; presque tous les textes me sont déjà familiers. Nous sommes donc, vous et moi, du même cercle intime. Comme nous nous entendrions d'emblée, si jamais vous veniez faire une visite au logis tranquille, dont je vous écris ceci ! Je suis tombé en arrêt (p. 215) sur vos variations empruntées d'un thème de Péguy<sup>1</sup>. Il y a très longtemps que je n'ai rencontré rien qui

<sup>1</sup> *Variation sur un thème de Péguy.*

*Vous qui les avez pétris de cette terre,  
 ne vous étonnez pas qu'ils soient trouvés terreux.*

Je n'aime pas, dit Dieu, ces louanges  
 Que vous faites de moi.  
 Me louer selon l'exacte mesure,  
 Cela n'est pas chose facile ;  
 On force la mesure,  
 De crainte de ne pas me louer assez.  
 Comme si je ne m'en apercevais pas !  
 Comme si j'étais assez aveugle,  
 Assez aveuglé d'amour-propre,  
 Pour ne pas m'en apercevoir !  
 Comme si je ne savais pas  
 Tout ce que le monde contient de souffrance,  
 Méritée et imméritée ;  
 Tout ce qu'il contient d'imperfection et d'injustice !  
 Car le monde que j'ai fait  
 N'est pas parfait.  
 .... (*Vers une Philosophie de l'Esprit ou de la Totalité*, pp. 215-217).

me donnât un si juste avant-goût des symboles de piété virile dont je voudrais que chaque pas de notre recherche nous eût rapprochés. Ces trois pages de vous sont, me semble-t-il, contemporaines et soulevées par le même flot que le récit de *la mort de Rachel*, à la fin du premier tome des *Jakobs Geschichten* de Thomas Mann, ou *Prière à l'Inconnu*, que Jules Supervielle a insérée dans le no. de juillet de la N. R. F. J'ai lu à haute voix vos *Variations* d'après Péguy, justement le dernier matin de notre Décade, 3 septembre<sup>1</sup>, dans le cercle de nos participants. C'est avec unanimité qu'ils me chargent de vous transmettre la réponse tout à fait consonnante de leur pensée à la vôtre.

Veuillez agréer, Monsieur, l'hommage de notre gratitude,

Paul Desjardins

---

<sup>1</sup> Cette décade (24 août - 3 septembre), la deuxième de l'année 1937, avait pour thème : *De l'unité de la philosophie*. Sur les Entretiens de Pontigny, voir l'ouvrage récent *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny, Etudes, Témoignages et Documents inédits* présentés par Anne Heurgon-Desjardins, Paris, 1964.

[*D'A. Lalande à H.-L. Miéville*]

3 septembre 1937

Cher Monsieur,

Comme je vous l'avais écrit, j'ai emporté votre livre avec moi en quittant Paris, je l'ai lu, et je viens de le mentionner assez longuement dans un article que j'envoie à la *Philosophical Review* de New York.

Il est très attachant, d'abord par l'élévation des idées et des sentiments, ensuite par la liberté de l'allure, originale, aisée à suivre, suggestive, sans rien de dogmatique dans la forme, et pourtant appuyée sur un sens des valeurs très ferme et très profond. On m'a dit que ces impressions ont été celles de beaucoup d'autres, et que le souhait de votre préface, « être la voix de plusieurs » avait immédiatement trouvé tant d'écho que votre première édition était déjà épuee. Je n'en suis pas surpris après vous avoir lu.

J'ai été particulièrement frappé de la force avec laquelle vous soutenez les droits de la raison (bien que vous écartiez le nom de rationalisme, en lui donnant un autre sens). Vos réflexions sont d'une vigueur et d'une netteté remarquables contre l'autorité en matière de croyance, les appels équivoques au « besoin d'ordre » et à « la

parole de Dieu », contre le traditionalisme hostile au progrès, contre les « sophismes pascaliens » et contre le surnaturel naïvement anthropomorphique. Ici je ferais cependant quelques réserves, mais que vous accepteriez sans doute, sur la possibilité d'actions spirituelles rares, et qui peuvent porter sur des objets ou des valeurs bien éloignés de l'absolu. Mais ceci n'est qu'une parenthèse.

Vous avez des pages décisives, et quelquefois aussi mordantes que du Voltaire, sur les contradictions érigées par les théologiens en système imbattable, sur la prétendue fécondité du faux, sur les optimistes consolateurs qui trouvent toujours une justification du mal, ou qui veulent le faire apparaître comme un moindre bien. Je comprends que des hommes sincères aient lu tout cela avec un vrai plaisir, et une sorte de soulagement.

Enfin je vous remercie de la mention que vous avez bien voulu faire en quelques endroits de mes idées sur l'involution. Permettez-moi seulement de préciser que je ne reconnais aucunement pour une véritable involution « *tout* ce qui nivelle et unifie les comportements et les idées » (228): il faut, comme je vous l'ai déjà écrit, je crois, à propos de votre article, que cette assimilation se fasse par une convergence spontanée, sans contrainte, sans séduction, sans tromperie, et surtout qu'elle ne soit pas l'effet d'un groupement produit par des causes étrangères à la pensée : car alors elle n'est assimilation que sur une petite région et, même en général assimilation purement extérieure, et différenciation par rapport à l'ensemble des esprits.

Je ne crois pas non plus que le progrès vers une similitude plus grande ait pour *terme* l'identité (223), car je ne vois point de terme à ce progrès dans le domaine qui nous est accessible. Pour moi l'identité est une sorte de catégorie normative qui dirige l'esprit, et point du tout un but à atteindre, sauf lorsqu'il s'agit de certaines identités partielles et relatives : par exemple l'identité du résultat obtenu par plusieurs méthodes différentes de calcul, qui nous assure de l'exactitude de nos opérations, ou l'identité d'opinion qui s'est établie sur la structure du système solaire, et qui a fait disparaître la variété des anciennes hypothèses à ce sujet.

Ce qui me paraît discutable dans votre belle œuvre — et l'objection vous semblera sans doute paradoxale de la part d'un défenseur des assimilations — ce sont précisément des assimilations qui me paraissent trop hardies. Je crois en effet qu'il faut commencer par distinguer et presque exagérer les diversités données pour avoir le droit de dire ensuite comme Spinoza: *unum et item sunt*, ou même, comme vous le faites en plusieurs passages : ces contraires sont inséparables.

Vous identifiez l'Esprit à l'effort vers la Totalité; il est pour vous exigence de liaison, d'harmonie, tendance à un maximum de diversité dans le maximum d'unité. Je vois là bien des choses différentes. Il y a « liaison » entre un théorème et sa conséquence, ou encore entre tous les arbres que nous appelons des chênes : liaison logique, radicalement différente de la liaison organique qui unit les membres à l'estomac, ou le producteur au commerçant et au consommateur ; et toute différente encore de la liaison entre deux ânes qui ont le même idéal, ou au contraire des « liaisons dangereuses » que Laclos a rendues célèbres. Il y a dans tout cela du bon et du mauvais, et je ne vois guère que le nom de commun. *Totalité* n'est pas moins équivoque : il va de l'individualité d'un animal, ou d'un Etat puissamment organisé pour la lutte, à la complétude d'une induction parfaite. « S'intégrer dans un tout plus grand que soi-même », pour un individu qui accepte de n'être qu'un organe dans un Etat totalitaire, et d'en observer toutes les consignes intellectuelles et morales, c'est renoncer à l'Esprit. « Etre, dites-vous, c'est former un tout avec les autres êtres. » Mais ce *tout* peut être une individualité plus vaste, une termitière, un corps politique où chacun a son grade, une *maffia*: auquel cas cette insertion est une déchéance. Il n'y a donc pas de valeur intrinsèque dans cette organisation. Mais ce peut être aussi l'ensemble des hommes de bonne volonté, ou des savants, ou des artistes doués et sincères : et alors seulement c'est un facteur de spiritualité et de progrès. La racine première de la valeur doit donc être cherchée, non dans ce que les deux cas ont de commun, mais dans ce qui distingue le second du premier : et c'est la « mémétré ».

Vous citez la « collaboration des classes » comme un exemple d'harmonie (185). *L'existence* de classes sociales différenciées est un fait, mais qui n'a rien de respectable. Maintenir ou augmenter ces différences dans le niveau de vie des hommes, les organiser dans un système économique fortement hiérarchisé serait peut-être avantageux à un Etat: mais ce serait un mal pour la personnalité humaine, qui suppose au contraire un effacement des différences pénétrantes, héréditaires, créées entre les individus par leur classe sociale — et qui ne peut s'accommoder que d'une division du travail aussi purement fonctionnelle, aussi temporaire et aussi mobile que possible. Encore cette division du travail est-elle une nécessité de fait, même dans l'ordre intellectuel, souvent nuisible au corps ou à l'esprit, et point du tout un idéal souhaitable.

Au reste, vous parlez de la raison, en bien des passages, en termes auxquels je souscrirais entièrement: p. ex. p. 12 et p. 26, quand vous dites que la raison travaille à construire un univers qui puisse

devenir « la propriété de tous les esprits » et qui leur permette d'unir leurs efforts. J'ajouterais : non pas seulement d'unir leurs efforts comme des alliés, mais de s'unir eux-mêmes comme des âmes fraternelles ; et ne le diriez-vous pas aussi avec moi ? Car l'essentiel n'est pas ici d'augmenter sa force, individuelle ou collective, mais ce que chaque esprit a de commun avec les autres esprits. Le mot si caractéristique de *communion*, que vous employez si justement p. 238 à propos de l'art, vous ne refuseriez pas sans doute de l'appliquer à la science, à la justice, à la bonté. Votre remarque sur « l'identification » de soi à un non-soi (206), votre opposition des normes sociales et des normes universelles (264), la distinction du génie et de la folie, que vous faites si vigoureusement page 15, tout cela confirme cette appréciation des valeurs de communauté. Mais les mêmes jugements de valeur n'excluent-ils pas, comme des expressions étrangères à votre pensée la plus profonde, de dire que la victoire de ce qui dépasse l'individu « le porte à *s'intégrer* à une réalité plus haute » (idéal et même langage de l'évolutionnisme spencérien) ou que la loi de la pensée est une loi de *croissance organique* (croissance différenciatrice, qui irait directement contre la communauté spirituelle) ? Ce biomorphisme, si populaire de nos jours qu'on le respire malgré soi, et qu'on en emploie la terminologie sans y penser (cela m'est arrivé quelquefois à moi-même), ne s'introduit-il pas du dehors dans votre théorie de la raison, ou plutôt dans les formes où elle s'exprime, comme les formules empiristes dans les œuvres de d'Alembert ou de Condillac, au fond si rationalistes (au sens épistémologique et moral de ce mot) ?

J'éprouve un doute du même genre devant ce que vous dites de Dieu, dont vous parlez avec une largeur et une variété d'images qui fait penser à Renan. Mais identifiez-vous réellement l'Etre *absolu*, *total*, *infini*, tel que vous le considériez surtout entre les pages 162 et 168, avec l'Esprit qui travaille, qui pénètre le monde, qui est ce qu'il y a de commun entre tous les efforts convergents vers le *mieux*, sous toutes ses formes ? Je l'avais d'abord supposé, et vous pensez bien que j'avais peine à y souscrire. Mais en relisant votre œuvre, si j'y trouve certains textes qui iraient en ce sens, d'autres me paraissent limiter singulièrement cette identification : p. ex. quand vous posez expressément qu'on n'a pas le droit de considérer l'univers en tant que totalité (227), ce qui d'ailleurs est bien d'accord avec votre sentiment si vif de la réalité du bien et du mal : car ceux qui identifient Dieu et le Tout, comme p. ex. M. Lavelle, se trouvent nécessairement conduits à tout diviniser (c'est presque une tautologie) et à considérer le mal comme une simple apparence, qui s'efface d'un

point de vue plus élevé. Vous qui refusez si fortement d'« éviter la croix du Christ », vous qui sentez avec tant de force « l'extraordinaire raffinement de cruauté dont la nature et le hasard se montrent capables », vous ne mettez certainement pas le mal comme le bien au compte de Dieu. Je me rappelle aussi que vous citez avec éloge la conception de Dieu de Mill et de M. Wilfred Monod (on pourrait ajouter W. James et Wells) : la conception d'un Dieu sans toute puissance, principe et unité des valeurs, mais non de tout être et de toute réalité, et à l'œuvre duquel collabore l'homme de bien. N'en faut-il pas conclure que l'idée la plus profonde n'est pas l'idée du Tout ou de l'Infini, mais l'idée dynamique, progressiste, qui fait de Dieu une puissance en travail dans un monde où bien des choses ne sont pas en lui ; un Dieu qui « purifie », qui « libère » (180), qui a des résistances à surmonter, non pas seulement en apparence, comme le Christ fantôme des docétistes, mais en toute réalité ? L'individu veut se faire le centre du monde ; il tend comme vous dites, à l'auto-divination (196). Cela *n'est pas* de Dieu. Au contraire, « là où règne l'amour, là est Dieu » (212). Il diffère donc profondément du Tout. N'est-ce pas ainsi que vous l'entendez ?

Je crains, cher Monsieur, d'avoir trop longuement et pourtant bien imparfaitement exprimé tout ce que j'ai admiré dans votre remarquable ouvrage, et mes réserves sur quelques-unes des formes où s'exprime la haute confiance intellectuelle, morale et religieuse dont il est pénétré. Mais je pense que vous suppléerez au défaut d'une élaboration plus parfaite de mes remarques, et que vous y reconnaîtrez en tout cas le très grand intérêt que j'ai pris à vos pensées, ainsi que ma bien vive sympathie pour les sentiments où elles prennent racine.

A. Lalande

[*D'Emile Bréhier à H.-L. Miéville*]

Paris 16 juin 1939

40 Rue de l'Yvette XVIIe  
Monsieur,

J'ai reçu avec beaucoup de gratitude votre *Philosophie de l'Esprit*, que j'ai commencé à lire avec un vif intérêt ; l'on doit vous savoir beaucoup de gré, à mon avis, d'avoir écrit un livre qui respecte et qui précise des distinctions nécessaires, qui avant tout, refuse d'employer les réalités religieuses comme des termes ou des

moyens de l'explication intellectuelle des choses ; à l'époque d'effroyable confusion où nous vivons, il est bon d'insister sur le : « Cela est d'un autre ordre. »

Avec tous mes remerciements, veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments

Emile Bréhier

*Bien qu'elles soient postérieures de quelques années à l'ouvrage Vers une Philosophie de l'Esprit ou de la Totalité, les deux lettres suivantes, motivées au départ par d'autres publications, apportent sur ses thèses fondamentales des points de vue qu'il nous a paru intéressant de retenir :*

[*D'Arnold Reymond à H.-L. Miéville*]

La Rouvenaz, Pully/Lausanne  
29 mai 1942

Cher ami, Je te remercie de m'avoir communiqué les documents<sup>1</sup> que je te retourne ci-joint et de m'inviter si aimablement. Hélas ! Je suis pris demain soir par un engagement que je ne peux remettre. Je regrette vivement de ne pouvoir, pour la 2me fois, me trouver chez toi avec les amis que tu y as convoqués. Je le regrette d'autant plus que par la conversation j'aurais pu compléter les quelques réflexions que je vais essayer de te soumettre.

Je ne crois pas que sur le problème de la méthode il y ait réellement entre toi et Rochedieu un fossé. Il y a, je crois, un malentendu, qui provient du fait que ta définition de « l'examen non prévenu » (pp. 3-4) prend par la suite une application plus précise qu'elle ne semblait le comporter. Selon la définition donnée « l'examen non prévenu » ne comporte aucune idée préconçue, aucun résultat arrêté d'avance, il exige une suspension provisoire de tout jugement ; bref il semble s'agir là d'une véritable *tabula rasa*. Par la suite toutefois on voit que ce n'est pas le cas.

L'examen non prévenu porte toujours sur tel ou tel jugement déterminé, dont il s'agit de savoir s'il est vrai ou faux. Cela étant que l'on soit théologien, philosophe, savant, ou épicer, on a le sentiment ou la conviction que le jugement en question est plutôt vrai

<sup>1</sup> Discussion du travail présenté par M. Edmond Rochedieu, *Théologiens et philosophes devant le problème de la Révélation*, à l'Assemblée de la Société romande de philosophie du 22 juin 1942. Von *Revue de Théologie et de Philosophie*, 1942, pp. 272-276 et 288.

que faux, ou au contraire plutôt faux que vrai. Il y a ainsi un « préjugé », ce qui n'empêche nullement que l'on puisse examiner loyalement s'il est fondé ou non, avec la décision de se conformer au résultat de l'examen. Des préjugés de ce genre sont l'apanage non seulement du théologien, mais du philosophe et du savant. L'académie des Sciences de Paris, bien avant que la transcendance de  $\pi$  eût été démontrée, recevait chaque année une foule de mémoires démontrant la quadrature du cercle. Elle écartait impitoyablement ces mémoires sans examen. Théoriquement elle avait tort ; mais elle agissait en vertu d'un préjugé fondé sur une expérience avertie et sur une sorte d'instinct découlant de cette expérience.

Plutôt que de parler d'hommes (théologien, philosophe, etc.) il vaudrait mieux parler de deux disciplines (théologie chrét., philosophie chrétienne). La théologie chrét. a la garde d'une tradition ; elle peut examiner en toute loyauté la valeur des critiques qui sont adressées à cette tradition et les accepter dans la mesure où elles ne sont pas en désaccord avec l'expérience fondamentale vécue au travers des siècles par les chrétiens. La philosophie chrétienne, tout en acceptant cette expérience fondamentale, la critique spontanément sur un plan global et cherche à voir si cette expérience est source de rationalité. Les positions de la théologie chrétienne et de la philosophie chrétienne sont ainsi inversement critiques l'une de l'autre ; mais elles peuvent pour l'essentiel aboutir au même résultat.

Ceci m'amène à un autre point. Il semble parfois dans ton exposé que la vérité consiste uniquement dans une confrontation d'idées ; il faudrait ajouter pour préciser ta pensée que les idées doivent toujours être vérifiées par une expérience (interne ou externe). « Le plus ample informé » n'empêche pas d'autre part une attitude et une conviction décidées dans le domaine de l'action. Un philosophe peut croire inébranlablement à la justice en tant que valeur absolue, sans redouter le plus ample informé. Il n'agit pas alors autrement que le théologien dans sa foi en la Révélation, quelle que soit l'interprétation qui puisse en être donnée, pourvu que cette interprétation respecte l'expérience fondamentale dont je parlais plus haut (il s'agit de la page 10 de ton mns.).

Dans les pages 21-37 tu parles souvent de la foi, en l'envisageant, me semble-t-il, sous un angle purement intellectualiste. Si tu vises l'orthodoxie, je suis d'accord ; mais s'il s'agit de la foi et de la vie chrétiennes en général, je fais des réserves, car je crois que la foi et la vie chrétiennes sont davantage, c'est-à-dire des problèmes d'expérience individuelle et collective vécues, non catalogables dans un système de concepts qui en épouserait le contenu.

Enfin une autre remarque qui me paraît très importante. A plusieurs reprises tu emploies l'expression « pour employer le langage religieux » et tu cites des paroles bibliques. Mais on ne voit pas au juste à quoi correspond pour toi dans le langage philosophique ce langage religieux. Dans ton livre si riche (vers une philos. etc.) j'ai éprouvé la même incertitude et le même malaise. Il y a dans ce livre, me semble-t-il, plusieurs conceptions de Dieu qui chevauchent l'une sur l'autre. Le Dieu philosophique que tu présentes ignore les besoins affectifs de l'humanité, les fins qu'elle poursuit ; il est insensible, s'ignore lui-même et ce qu'il produit incessamment ; il y a sans doute une raison cosmique ; mais elle ne poursuit aucune fin ; il n'y a donc aucune finalité ontologique, et par conséquent pas d'eschatologie. Tu dis bien quelque part que Dieu est à la fois conscient et inconscient, mais tu ne précises pas ce point. Il semble, puisque Dieu produit tout, qu'il est conscient par le fait qu'il existe des êtres conscients (les hommes) et c'est tout. On ne voit guère comment accrocher à ce Dieu la paternité même de l'ordre spirituel, puisque Dieu n'est pas l'Esprit, mais une force, une puissance spirituelle. On ne voit pas non plus, ainsi que je te l'ai dit, une fois, comment la justice, l'amour (qui n'ont de sens que comme rapport de personne à personne) peuvent jaillir de ce Dieu philosophique. Par ailleurs cependant dans ton livre tu emploies constamment le langage biblique, et à la fin de ce livre tu adresses à la Présence une invocation fort belle et émouvante<sup>1</sup>. A moins que ce ne soit là une prosopopée, c'est bien à un Dieu personnel que cette invocation s'adresse. C'est peut-être

<sup>1</sup> « Tu viens à nous sous mille formes changeantes,

Toi qu'aucun langage ne sait nommer !  
 Tu es dans la splendeur des frondaisons rousses,  
 Dans le jeu des couleurs et des rayons  
 Aux profondeurs de cette eau limpide ;  
 Tu es dans les pensées qui répondent aux pensées,  
 Dans l'allégresse des cœurs et des corps,  
 Et dans le rayonnement des génies,  
 Dans tout effort des esprits  
 Vers la lumière et la beauté...

Mais que je sache, ô mystérieuse Présence,  
 T'accueillir encore,  
 Quand tu viendras à moi  
 Sous les traits de la souffrance  
 Et du renoncement,  
 Dans cette brûlure aussi  
 Que laisse le souvenir d'une action vile !  
 Ah ! que je sache ne point alors te renier... »  
 .... (Vers une Philosophie de l'Esprit ou de la Totalité, pp. 253-254.)

sur tout cela qu'il y a difficulté de s'entendre, et source de malentendu.

Sur les questions de méthode je crois qu'une entente est possible. Pour ma part je suis en plein accord avec tout ce que tu dis dans les pages (18-20, 32-33, 39-42) par exemple et dans quantité d'autres passages de ton manuscrit. Pardonne cette lettre écrite à la hâte et massivement ton bien affectionné

Arnold Reymond

P.-S. Si je t'écris tant de pages, c'est pour répondre à ton désir, afin d'éclairer la discussion de dimanche et de tenter de voir où l'accord peut être fait et où les divergences commencent.

[*De Louis Lavelle à H.-L. Miéville*]

COLLÈGE  
DE  
FRANCE  
CHAIRE DE PHILOSOPHIE

Paris, le 5 juillet 1946  
3 rue Paillet Ve

Mon cher collègue,

Je vous remercie beaucoup d'avoir pensé à m'envoyer vos *brèves réflexions sur l'amour, sur la vie et sur la mort*<sup>1</sup> dont je viens d'achever la lecture : et je ne veux pas attendre plus longtemps pour vous dire l'intérêt que j'y ai pris. J'avais déjà pris une conscience très vive au moment où vous m'aviez envoyé votre ouvrage *Vers une philosophie de l'esprit ou de la totalité* de l'affinité et de la convergence de nos recherches et même de nos sources d'inspiration. Vous n'aviez pas craint de rapprocher esprit de totalité, malgré le reproche de panthéisme auquel vous sentiez que vous vous exposiez. Et maintenant vous ne craignez de rapprocher ces trois mots qui forment les objets essentiels de toute réflexion métaphysique et dont on peut dire qu'ils s'éclairent seulement l'un par l'autre. L'amour est sans doute le seul lien qui permette de réunir la mort à la vie et de nous conduire jusqu'à l'idée d'une immortalité supra-individuelle.

Je suis heureux de pouvoir vous témoigner cet accord entre nos pensées et je vous prie de croire, mon cher collègue, à mes sentiments les plus sympathiquement dévoués,

L. Lavelle

---

<sup>1</sup> *Brèves Réflexions sur l'Amour, sur la Vie et sur la Mort*, Lausanne, 1946.

*Réflexions sur le problème de la tolérance considérée dans son rapport avec l'idée de Vérité* (Lausanne, 1938.)

[*De René Bray à H.-L. Miéville*]

*Lausanne, le 8 janvier 1938*

Cher Monsieur,

J'ai lu avec grand intérêt les Réflexions sur le problème de la Tolérance que vous avez eu l'obligeance de me faire parvenir. J'admire toujours la hardiesse et la netteté avec laquelle vous posez dans leurs données essentielles les problèmes qui nous pressent. Et aussi le bon sens lucide avec lequel vous poursuivez votre examen. Inutile de vous dire que je suis entièrement d'accord avec vous dans votre réquisitoire contre l'intolérance. Il y a pourtant quelques points sur lesquels je me sentirais porté à nuancer ou à compléter votre démonstration. D'abord, page 7, sur la position sceptique : il me semble que vous dépréciez le scepticisme, que vous assimilez à ses formes les plus basses une doctrine qui peut avoir sa grandeur; votre affirmation finale est sans doute exacte, elle me paraît pourtant insuffisamment justifiée. — Peut-être aussi aux pages 14-15 insisterais-je davantage sur le caractère social de la tolérance. *Ce n'est pas une vertu de l'individu* ; c'est une vertu du groupe. Sans doute aviez-vous le droit de ne la considérer que dans ses rapports avec l'idée de vérité. Pourtant il me semble que le point de vue est insuffisant. Je serais assez porté à voir dans la tolérance une nécessité de la vie en société et comme telle, une vertu d'Etat, si je puis dire. D'Etat libéral, cela s'entend ! tout au moins d'Etat non totalitaire ; d'un Etat qui consent à l'individu des droits égaux aux siens... Mais me voilà embarqué dans une discussion pour laquelle je suis bien peu compétent. Pardonnez-moi cette outrecuidance et soyez assuré que je vous ai lu avec une très grande attention et non moins de sympathie.

Recevez en ce début d'année mes meilleurs vœux et croyez, cher collègue, à mes sentiments les meilleurs

René Bray

[*De Pierre Thévenaz à H.-L. Miéville*]

*Bâle, Steinengraben 10, le 16 janvier 1939*

Monsieur,

Je vous remercie vivement d'avoir eu la bonté de m'envoyer votre essai sur la tolérance que j'ai eu plaisir et profit à lire après l'avoir entendu à Oron. A y réfléchir, je suis de plus en plus frappé de voir combien ce problème de la tolérance, si brûlant d'actualité qu'il soit devenu par l'extension toujours plus précise des régimes et des méthodes totalitaires et intolérantes, apparaît néanmoins relativement secondaire. C'est peut-être que la tolérance tient de très près au libéralisme et que nous sommes par là renvoyés à l'opposition libéralisme-personnalisme que, malgré tout, les derniers entretiens d'Oron n'étaient pas parvenus à tirer parfaitement au clair. Le personnalisme n'est (en effet) pas réticent à l'égard du libéralisme par simple désir de « faire neuf » et d'exprimer autrement des idées déjà dites. Certes l'un et l'autre défendent certaines positions identiques. Mais je me demandais ces jours encore si la différence ne résidait pas dans le *ton* général et le style de vie et de pensée provenant des « ennemis » différents contre lesquels ils s'insurgent et contre lesquels ils sont nés.

Le libéralisme se dresse comme une revendication contre la tyrannie de l'autorité tant politique que religieuse ou morale, etc. D'où l'importance des notions d'*affranchissement*, *liberté* (ou même *Liberté*), *tolérance*, *autonomie*, *idéal*, etc. L'accent porte sur ce qui affranchit l'homme en l'individualisant par rapport à l'indifférenciation inhumaine de l'autorité : il y a mouvement *centrifuge*, retraite hors de la masse.

Le personnalisme s'élève contre la tyrannie du désordre (établi), contre une certaine dissolution et la déshumanisation qui en résulte. D'où l'importance de notions comme *prise de conscience*, *engagement*, *présence*, *vocation*, *communauté*, etc. L'accent est porté sur ce qui recompose l'unité, recentre, raffermit : il y a mouvement centripète de réintégration, retour à l'organique (ré-organisation) en face de la désintégration inhumaine de la masse. Il va sans dire que la composante-libéralisme est présupposée quoique insuffisante : il faut mais il ne suffit pas que l'homme soit conscient de lui-même et autonome en face de la masse.

Ceci dit, un autre point plus philosophique me préoccupe qui, s'il est fondé, modifierait comme le précédent l'optique générale (et aussi la portée finale) de la tolérance.

Il n'y a de vérité fonctionnelle possible que dans un temps neutre où chaque instant est équivalent au précédent (qui est par ex. le temps d'Aristote ou de Kant ou même la durée de Bergson). Mais dès qu'on pénètre dans le temps de la conscience spirituelle ou le temps de la grâce (je pense au très beau livre de Jean Guitton sur le Temps et l'Eternité chez Plotin et St Augustin), avec ses instants privilégiés dans lesquels le devenir se trouve annulé momentanément par un agent extérieur ou transcendant qui le coupe (un temps « à nœuds »), la possibilité d'une « vérité » *en quelque sorte absolue* s'impose à nouveau.

Est-ce vraiment une vérité absolue dans le sens des dogmatismes ? Non, semble-t-il, puisque pour le dogmatisme, une vérité absolue diffère d'une vérité révisible non dans son essence mais dans le seul fait qu'une remise en question est exclue.

Ici au contraire ce n'est plus une vérité comme une autre, c'est une réalité, une *ἀληθεία* au sens étymologique, quelque chose qui se dévoile. Toute la question est d'ailleurs alors de savoir dans ce rapport du temps à la vérité lequel des deux est premier. Si c'est le temps, comme je le crois, on serait justifié de parler d'une vérité absolue. Il serait en effet contradictoire de dire que cette vérité, complète en elle-même, nous ne la tenons pas *tout entière*. Parler « d'éléments de vérité » deviendrait impossible et la tolérance perdrait une part de cette *nécessité* que vous signalez au bas de la p. 319<sup>1</sup>. Que quelques-unes de ces « vérités » une fois systématisées risquent de reconduire au dogmatisme, certes, je vois le danger. Comme ce danger est permanent votre mise en garde conserve toute sa valeur. Je dirais simplement que la tolérance s'encadre dans quelque chose qui la dépasse et qui rend l'intolérance partiellement justifiée.

L'article de G. Deluz sur le *dogme trinitaire*<sup>2</sup>, qui n'apporte rien de plus que celui de la Revue de Zofingue sur votre livre, m'a de nouveau étonné. Est-il décidément prédestiné à passer à côté du problème que vous posez ? Que le dogme soit une vérité d'ordre existentiel, on peut chicaner sur l'expression mais sur le fond je suis d'accord et il me semble que vous ne diriez pas le contraire. Mais précisément, cela ne fait que poser de façon plus aiguë encore le problème de

<sup>1</sup> Les *Réflexions sur le problème de la Tolérance* ont d'abord été publiées dans la *Revue de Théologie et de Philosophie*, 1938, pp. 308-325.

<sup>2</sup> Gaston Deluz, *Le Dogme de la Trinité — à propos de l'étude critique de M. Henri-L. Miéville*, in *Revue de Théologie et de Philosophie*, 1938, pp. 296-307. — Cet article se réfère à la publication d'Henri-L. Miéville intitulée *Etude sur le Dogme trinitaire*, Lausanne, 1937.

l'expression rationnelle du dogme et de sa relation avec l'ensemble des jugements que nous portons sur la réalité.

Ayant écrit cela — entre autres choses — à mon ami Deluz il me répond à côté de la question comme si vous ne cherchiez (et que je ne cherchais) qu'à esquiver la foi en exigeant que son contenu soit entièrement rationalisable. *Faut-il désespérer des théologiens ?*

Veuillez m'excuser de vous écrire si longuement quand je ne voulais que vous remercier. Je me suis laissé aller à parler de choses qui ne vous touchent peut-être pas au même titre que moi.

A mon tour je vous envoie des vœux tardifs, mais les plus sincères pour l'année nouvelle et vous prie, Monsieur, de croire à mes sentiments respectueux et reconnaissants.

Pierre Thévenaz

[*D'Edmond Gilliard à H.-L. Miéville*]

*Dieulefit, le 28 janvier 1939*

Mon cher ami,

J'ai bien regretté de ne pas vous voir lors de mon bref passage à Lausanne; mais j'ai compris. J'aurais peut-être pu, pour vous aviser, m'y prendre un peu à l'avance. Mais vous vous seriez cru obligé, pour ménager notre rencontre, de remettre à plus tard quelque obligation pressante ; il y avait, dans l'improviste, une simplicité plus libérale, et le message que m'a rapporté André Bonnard m'a touché comme le plus naturellement amical.

Je viens de lire dans la Revue de théologie et de philosophie les pages de Gaston Deluz, à propos de votre étude sur le dogme de la Trinité, et vos propres pages sur la Tolérance.

J'admire votre patience à reprendre les termes de problèmes par-dessus lesquels ma fougue m'entraîne à bondir. Je suis un sauteur à pieds joints. Tout ce que j'ai pu faire, l'âge venant, c'est de ne plus me mêler aux agapes où mes deux pieds risquent de retomber dans un plat.

Le dogme de la Trinité, tel que le christianisme le conçoit, m'a toujours paru d'une absurdité, d'une inconvenance rares ; contre la nature même de l'amour.

Une trinité dont la Mère est exclue est une monstruosité. Pour moi le Fils est le « quatrième » ; le NÉ... le NATURÉ. Le Fils est toujours naturel. Ce qui est uni par le St Esprit (l'Amour) c'est le Père et la Mère.

As = Père ; At = Mère ; Ar = Amour, rayonnance conjonctive ; Oth (Ut) le Fils.

As - At - Ar - Oth

ETRE DEVENIR  
(Astre-âtre) (utérin)

Ce dont crève notre monde actuel, c'est des effets de la violence « paternelle », de l'impérialisme paternel. Il ne sera délivré que par le rétablissement de l'autorité maternelle, dans la Trinité. Il n'y aura d'UNITÉ qu'à ce prix.

Pardon, cher ami, de cette boutade ; j'entends de ce saut « jusqu'au bout ». Mais je ne saute jamais si loin que je ne puisse continuer à vous serrer chaleureusement la main. N'allez pas penser que je vous croie un timide. L'évasion est souvent plus facile que l'habitation. Vous *OSEZ* rester où je ne puis plus vivre. Vous avez une « charité » de courage que je n'ai pas.

J'ai rompu avec bien des choses que vous cherchez encore à lier. Et pourtant vous êtes un des rares esprits de chez nous que je n'aie pas senti devenir étranger. Ce que vous faites m'émeut solidairement ; je voudrais dire fraternellement. Et il ne s'agit pas seulement d'une fraternité humaine « générale », mais, pour ainsi dire, d'une fraternité particulière et locale — vaudoise et protestante malgré tout...

Veuillez, cher ami, me croire votre bien dévoué

Edmond Gilliard

*Condition de l'Homme. Essai de synthèse philosophique et religieuse* (Genève, 1959)

[*De Jean Wahl à H.-L. Miéville*]

Université de Paris  
Faculté  
des Lettres

29 rue Le Peletier  
Paris 9e

Cher Collègue

J'ai été heureux pendant ces vacances de pouvoir lire ce beau livre, fruit d'une vie de réflexion approfondie.

« C'est une route sans prix que celle de la pensée libre — route montante et descendante. » Souvent je me sens en un bien réel accord avec vous.

Votre livre est humain et viril, livre d'un Secrétan de nos jours dont la liberté serait à la fois plus limitée et plus illimitée que celle de Secrétan.

A la page 161, j'avoue préférer la citation de Vinet à celle de Lavelle, trop idéaliste à mon gré<sup>1</sup>.

Mais entre les deux il est vrai que d'après les textes il ne semble y avoir qu'une nuance.

Je me rappelle toujours avec précision la visite que j'eus le grand plaisir de vous faire à Lausanne et les quelques moments où je vous ai entendu à Genève.

Croyez-moi votre dévoué et reconnaissant

Jean Wahl

---

<sup>1</sup> Il s'agit de deux citations placées en exergue au chapitre V *De l'Activité et des Fins de l'Esprit — Le Problème de la Personne* :

« L'esprit produit cette multiplicité sans laquelle sa propre unité ne serait pas une unité active et ne serait l'unité de rien. » (Louis Lavelle.)

« Le moi, qu'on y prenne garde, ne se pose pas sans relation. Il ne se pose, il n'est réel que par le non-moi. » (Alexandre Vinet.)

[*De Raymond Ruyer à H.-L. Miéville*]

Université de Nancy  
Faculté des Lettres

*Nancy, le 20 décembre [1959]*

Cher Monsieur,

Votre beau livre « Condition de l'Homme » m'a fait un très grand plaisir à recevoir et surtout à lire. Vous avez une manière qui n'appartient qu'à vous, d'être convaincant presque sans argumenter, simplement en présentant l'idée ou l'intuition. On se dit à chaque instant, « c'est cela ! » Je n'ai pu lire à fond, encore, que les deux premières parties, mais j'emporte votre livre ces vacances de Noël. Je suis seulement bien confus de l'importance beaucoup trop grande que vous donnez à mes contributions philosophiques.

Vous avez adopté une forme excellente (comme déjà dans votre « Vers une philosophie de l'esprit ») qui rend très bien les multiples faces d'un tel sujet. Et aussi qui rend entraînante votre pensée, en supprimant toute cette « bourre » philosophique de transition à quoi on a tendance si l'on veut fabriquer un « traité ». La densité gagne, à votre méthode, en même temps que la lisibilité. Chaque paragraphe est une méditation complète et pourtant liée.

J'ai particulièrement apprécié ce que vous dites (p. 36) de l'opposition fausse Foi en l'homme et Foi en Dieu ; vos remarques sur le mot de J. Romains, et sur les propos de l'ancien combattant de la guerre d'Espagne (p. 40), votre si profonde définition: « Dieu n'est Dieu que s'il est la règle même selon laquelle on doit juger » (p. 4), votre commentaire, à propos de l'idée de Providence, sur l'aventure de Scott et d'Amundsen, — sur l'immortalité personnelle (p. 62), sur la notion d'éternité (p. 88).

Sans que j'aie encore eu le temps de lire avec assez de soin ce que vous dites au sujet de la connaissance, tout ce que j'ai saisi me plaît tout à fait (par ex. p. 110 et 111). J'aime bien aussi vos « Perspectives » finales (surtout à propos de la tolérance [...]).

C'est une joie de lire un livre tel que le vôtre et une espèce de détente et de repos dans l'harmonie retrouvée. Je vous remercie et vous félicite en vous priant de croire, cher Monsieur, à mes sentiments les plus cordiaux.

R. Ruyer